CADET ROUSSEL

AUX CHAMPS ÉLYSÉES,

OU

LA COLERE D'AGAMEMNON;

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Mêlé de Mistifications, Pantomimes, Cérémonies, etc.

PAR AUDE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Montansier, *le 26 Ventôse, an IX de la République Française.*

Les sots sont communs, mais les bouffons sont rares.
VOLTAIRE, Scène IX.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, rue Meslé, N°. 25, et boulevard Saint-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN IX. (1801.)

J'Ai voulu tenter une Folie à la manière ancienne. J'ai voulu faire des couplets liés, inhérens à ma fable. J'avois devant les yeux : *J'aime mieux ma mie au gué*, chanson qui plaisoit à *Molière ;* et que nos prétentieux novateurs trouveroient bêtement naive, s'ils osoient mettre en évidence leur éducation littéraire.

Je voyois toujours, sur la surface de la France, des milliers d'Acteurs et d'Auteurs sans vocation, quand ils ont des bras, de la force, et qu'il y a tant de landes à défricher. J'ai donc livré, encore une fois, l'imbécille diseur, l'ampoulé compositeur, Cadet Roussel, à la raillerie publique. – *On se sert des serpens pour guérir leur morsure.*

Brunet est toujours la nature ; comme il verse le ridicule sur cette horde de *dubartas*, sur cette fourmillière de déclamateurs, de sots ingénieux, de maitres sans apprentissage en littérature, etc. Il se souvient toujours de ma maxime sur les convenances : *Il faut peindre la rue avec les couleurs de la Boue.* Ah ! qu'il est difficile d'être vrai dans certain genre, sans être repoussant !

Teniers fait chanceler son Ivrogne sans dégoût ; il rougit son nez, furibonde son regard et fait écumer sa bouche, sans dégrader son pinceau : voilà le secret. Fabre d'Eglantine le répétoit souvent à son ami Simon, dont les soins et l'amitié m'ont si bien servi dans cette nouvelle esquisse, tracée à la hâte contre les barbouilleurs modernes, carricatures manquées, qui ne pourront jamais sentir les véritables. – A propos de carricature, j'aime à rendre, à madame Delaporte, un hommage bien mérité dans trois rôles qu'elle joue et chante au Théâtre des Jeunes-Artistes dans un petit ouvrage que j'ai fait pour ce spectacle et qu'elle embélit par le charme et la variété de son jeu.

PERSONNAGES.	ARTISTES.
CADET ROUSSEL.	*Brunet.*
VOLTAIRE.	*Véniard.*
LA FONTAINE.	*Vandoré.*
VADÉ.	*Duval.*
PALAPRAT.	*Hugot.*
DANCOURT.	*Tiercelin.*
PANARD.	*Bonioli.*
AGAMEMNON.	*Guibert.*
RHADAMANTE.	*Dufresnoi.*
PHANOR.	*Granger.*
NINON DE L'ENCLOS.	*Mad. Mengozzi.*
MANON, femme de Cadet Roussel.	*Mad. Ferton.*
DEUX OMBRES qui parlent.	
OMBRES diverses.	

La Scène se passe aux Champs Elysées.

Je soussigné, Auteur de *Cadet Roussel aux Champs Elysées*, dont j'ai cédé et vendu le droit de l'Impression au citoyen FAGES, Libraire ; déclare que je poursuivrai, devant les Tribunaux, tout entrepreneur ou directeur de Spectacle, qui, au mépris des loix et des propriétés existantes, se permettroit de faire représenter cet Ouvrage sans mon consentement formel et par écrit.

Paris, ce 3 Germinal, an IX de la Répub. Française.

Signé AUDE.

CADET ROUSSEL
AUX CHAMPS ÉLYSÉES.
VAUDEVILLE.

SCENE PREMIERE.

PALAPRAT, DANCOURT, OMBRES, *chantantes en arrivant sur la scène.*

DANCOURT, *et les Ombres qui forment groupes.*

Air : *Eh ! gai, gai, etc.*

EH ! gai, gai, gai, suivons ses pas,
Sur ces rives heureuses :
Eh ! gai, gai, gai, nouveaux ébats,
Vadé rit aux éclats.

DANCOURT.

La foule, curieuse,
Va sous cet oranger,
Voir la mine joyeuse
Du nouvel étranger.

TOUS.

Eh ! gai, gai, gai, suivons ses pas,
Sur ses rives heureuses :
Eh ! gai, gai, gai, nouveaux ébats,
Vadé rit aux éclats.

DANCOURT.

Agamemnon le chasse :
Gresset, dans ses désirs,
Sollicite sa grace
Pour nos menus plaisirs.

TOUS, *en sortant.*

Eh ! gai, gai, gai, suivons ses pas,
Sur ces rives heureuses :
Eh ! gai, gai, gai, nouveaux ébats,
Vadé rit aux éclats.

SCENE II.

DANCOURT, PALAPRAT.

PALAPRAT.

QUELLE extravagance !

DANCOURT, *suivant de l'œil les groupes et leur montrant la place du doigt.*

Plus loin, plus loin ; là : traversez le berceau du mirthe... dans le bosquet des orangers. Je vais donner l'éveil aux autres.

PALAPRAT.

Dites-moi donc ?

DANCOURT.

Parlez vite, je suis pressé.

PALAPRAT.

Dancourt, c'est Palaprat qui vous entretient.

DANCOURT.

Eh ! parbleu, mon très-cher confrère, j'ai bien l'honneur de vous connoitre, depuis cent trente ans que nous habitons la paisible retraite des Ombres.

PALAPRAT.

Paisible ! dites plutôt, aujourd'hui scandaleusement bruyante.

DANCOURT.

Voyez le grand malheur ; on se réjouit dans l'Olympe ; Momus y fait rire Junon : pourquoi donc ne pas rire ici ?

PALAPRAT.

Quelle honte ! l'enceinte sacrée, l'Elysée ouvert à de pareils originaux ; Cadet Roussel !.. et Rhadamante l'a permis ?

DANCOURT.

En riant aux éclats, comme un fou ; comme moi. (*il rit.*) Ah ! ah ! ah !

PALAPRAT.

Eh ! que prétend-t-on ?

DANCOURT.

S'en amuser : le courrier des Folies, le troisième agent de Momus, nous en a donné si souvent des nouvelles, nous a dit tant de fois que Paris en rioit, qu'on a voulu tout bonnement l'avoir ici.

PALAPRAT.

L'avoir ici !

DANCOURT.

Cela compromet-il la dignité des Ombres ? Par ma foi, l'Elysée aura son carnaval. On court après lui ; on le raille ; on jouit de ses prétentions.

PALAPRAT.

Quel passe-tems !

DANCOURT.

Mais, ce qui est plus fort, et que vous ne croirez pas, c'est qu'il a rencontré Voltaire, se promenant au labyrinthe avec Agamemnon ; il a pris l'un pour un marguillier, et l'autre pour un tiran de tragédie. Le grand poète étouffoit de rire, et le roi de la Grèce, de rage. Il a fui, couroucé comme il ne fut jamais : la nouvelle s'en est semée ; tout suit Cadet Roussel. On vient, on l'interoge, on court auprès de lui ; je vois tout l'Elysée en joyeuse rumeur.

PALAPRAT.

Et encore une fois, Rhadamante l'a permis ?

DANCOURT.

Rhadamânte !

Air : *De la Pipe de Tabac.*

D'une fête bien ridicule,
Lui-même ordonne les apprêts :
Il veut que l'arrivant crédule
En fasse aujourd'hui tous les frais. *bis.*
Boileau s'indigne et se démène,
Quinaut est plus gai de moitié :
Voltaire provoque la scène,
Et Molière en rit de pitié.

Oui : nous sommes convenus de nous amuser aujourd'hui de cet original ; Ninon est du complot, et nous secondera.

PALAPRAT.

Et moi, je suis révolté.

DANCOURT.

Que voulez faire ? Roussel est ici ; on le veut : tant d'autres y sont.

PALAPRAT.

Il est vrai : vous y êtes.

DANCOURT.

Alte-là, confrère ; mes droits valent bien les tiens : tu as fait le second acte du Grondeur, et moi, soixante comédies.

PALAPRAT.

Eh ! ne diroit-on pas qu'il a fait des chef-d'œuvres ; il est content de lui, tant mieux.

DANCOURT.

Bien, bien ; riez, Palaprat, c'est ainsi que j'aime les gens ; j'aime qu'on rie. Tiens, tiens, les entends-tu, les rieurs ? (*On entend jouer l'air bruyant de Cadet Roussel.*)

PALAPRAT, *regardant.*

Voyons les assistans de cette digne scène.

DANCOURT.

Les plus illustres habitans de l'Elysée ; mais pour enplaisanter l'imbécille héros ; d'ailleurs, il apporte des nouvelles de la grande ville, et dans sa bouche elles seront d'un prix... (*L'air de Cadet Roussel recommence.*)

SCÈNE III.

VADÉ, PALAPRAT, CADET ROUSSEL, *en habits de Matapan, la figure blanche, le casque en tête ;* OMBRES.

PALAPRAT.

JUSTES dieux ! Brueys, Vadé !

VADÉ, *et les habitans.*

Air : *De Cadet Roussel.*

Voilà le modèle accompli, *bis.*
Le cours de sa gloire est rempli. *bis.*

VADÉ.

Quel port, quelle démarche aisée ;
Promenons-le dans l'Elysée.

TOUS.

Eh, eh, oui vraiment,
Cadet Roussel est triomphant.

TOUS, *même air.*

Il est arrivé parmi nous.

CADET.

En vela assez, en vela assez ; depuis à ce matin, çà me retourne ; je suis bien sensible, comme à ce matin, à l'accueil de sensibilité que ma présence a celui de recevoir des personnes qui, comme vous, peuvent juger les rares génies, et apprécier certainement le talent d'un artiste préconisé, qui se flatte de correspondre à la distinction flatteuse dont il est comblé en ce moment, avec les honneurs de la reconnoissance la plus positive, ce qui prouve sincérement que les grands esprits ne sont reconnus qu'après leur mort, comme un tragique ancien l'a dit dans une comédie nouvelle, ce que je me plais à citer après lui, devant l'illustre société.

VADÉ.

Voilà du Français, et du beau, que d'Olivet vienne à son école.

CADET.

J'en avois une d'école, et qui je dis... je laisse après moi deux ou trois sujets qui sont chenus, des sujets qui compteront; mais, d'Olivet, quel est ce nom-là, que vous venez de prononcer, je le reconnois.

VADÉ.

C'est un...

CADET.

Attendez donc; n'est-ce pas le fils d'un huissier à verges, rue Tire-Chappe? non, je me trompe; que je suis bête; c'est joli bec que je veux dire, il faisoit les confidens chez moi.

VADÉ.

Celui dont je vous parle est un grammairien, un historien.

CADET.

Un grammairien! bah! çà rime à rien. Mais qu'ils sont gentils, ces Champs Elysées; il sont pus verds que ceux de Paris.

DANCOURT.

Donnez-nous-en quelques nouvelles...

CADET.

Patience: il faut que celle qui est si gentille, celle que j'ai rencontrée dans l'allée des peupliers, y soit.

DANCOURT.

C'est Ninon de l'Enclos.

CADET.

Elle a dit qu'elle alloit venir; c'est une femme moulée pour le genre inattendu, où es-c' qu'elle jouoit la comédie, avant de mourir?

DANCOURT.

Dans le monde, par-tout.

Air: *Du vaudeville de l'Opéra comique.*

Elle a fort bien joué les sots
Qui l'ennuyoient de leurs hommages;
Tout en jouant, ses jolis mots
Donnoient de la folie aux sages:
Elle a même joué le tems;
Dans l'hiver elle eut pour couronne
Les plus belles fleurs du printems,
Et les richesses de l'automne.

CADET.

Ah ! çà, mais, comment ce fait-il qu'elle a une figure si revenante, puisqu'on dit qu'elle est morte si âgée.

DANCOURT.

Air : *Je vous comprendrai toujours bien.*

C'est le pouvoir d'une déesse,
Qui prouve aux morts comme aux vivants
Que Ninon n'eut point de vieillesse ;
On l'adoroit à soixante ans.
Préville aussi, du premier âge,
Jouit comme elle à son déclin ;
Tous du tems bravoient l'outrage,
Tous deux l'amusoient en chemin.

CADET.

Eh bien ! tenez, le premier coup-d'œil m'a décidé en sa faveur ; nous ferons un spectaque ensembe.

VIADÉ.

C'est ce que nous espérons !

LA ROSE.

Elle ne vient pas.

DANCOURT.

Elle est avec Agamemnon.

CADET.

Avec ce grand qu'est habillé, comme moi, en écarlate rouge, avec un casqu' argenté sur sa perruque, qu'a fait fi de moi quand j'ai passé, comme si on n'étoit rien du tout.

VIADÉ.

Je ne sais si c'est lui.

CADET.

Oui, c'est lui, on me l'a dit, un roi Grec ; il étoit à causer ensemble avec un vieux efflanqué, jarrets éfilés, visage en dedans, nez pointu, qu'y rioit quand le roi se fâchoit.

DANCOURT.

Effectivement, il étoit avec Agamemnon ; c'est de Voltaire qu'il parle.

CADET.

Voltaire, qu'a fait la pièce de *Zaire vous pleurez.*

DANCOURT.

Lui-même.

CADET.

Tant mieux, j'y ferai voir comme on détaille çà, queu bon voyage ! queu changement pour mon esprit : il y a

tant de gens bornés dans le monde ; au moins ici je trouverai tous mes égal.

DANCOURT.

Nous vous avons vu des derniers, et depuis quand les Champs Elysées vous possèdent-ils ?

CADET.

Depuis quand ? il y a trois jours que je suis ici. Attendez donc, je suis tombé malade là bas, quintidi, sur le grand théâtre de Bayonne, tout en sueur, époumonné dans une tragédie, où est-c' qu'il y a un maroquin de Venise.

VADÉ.

Othello ?

CADET.

Oui, Otélo. J'en pouvois pus ; j'ai joué quintidi, je me suis mis au lit sextidi ; j'ai eu une fièvre de cheval septidi, le transport m'a pris octidi, je suis mort nonodi, je suis arrivé décadi soir ici.

PALAPRAT.

Oui, après avoir fatigué les vivans, il vient souiller la demeure des morts.

CADET.

Qu'est-c' qu'il dit, celui-là ?

DANCOURT, *à Palaprat.*

Mettre tant d'importance à un badinage, dont les plus sérieux habitans de ces rives sont joyeusement convenus.

VADÉ.

Vous devez être bien regreté par les amateurs ?

CADET.

Sûr qu'ils font une fière perte, ailleurs que moi j'y gagne ; je suis avec mes confrères.

VADÉ.

Vous laissez une femme, des enfants...

CADET.

Oui, trois mâles jumeaux, et une demoiselle de six mois ; quand à la mère, elle ne vivra pas ; l'histoire de m'avoir perdu la périra, elle étoit à cotté de mon lit pu mourante encore que moi-même.

DANCOURT.

Vous la reverrez ici.

CADET.

Taisez-vous donc, est-ce qu'on lairoit venir une femme de ce genre là. Il faut avoir la réputation d'un talent subordonné pour y être ; on la lerra pas entrer ici heureusement.

VADÉ.

Heureusement ! dites-vous.

CADET.

Oui, heureusement : chacun sait où il est blessé.

VADÉ.

Mais, quelles raisons...

CADET.

Il n'y a pas de raisons ; je ne serai plus... Ah ! si j'avois eu une Ninon, au lieu d'une Manon !

VADÉ.

Que vous a-t-elle donc fait ?

CADET.

Misantrope ; rien que ça. Voilà, voilà Ninon, elle parle toute seule : queu tournure ! qu'elle attitude ! regardez-moi çà ; ces bras, ce visage allongés vers le ciel, tiens, elle disparait, c'est plus fort que moi ; je la suis.

VADÉ.

Ecoutez donc.

CADET.

Non pas ; nous nous verrons tantôt.

SCENE IV.

DANCOURT, VADÉ.

DANCOURT.

MA foi, je le suis aussi, je veux voir la scène.

VADÉ.

C'est ici qu'elle aura lieu, restez, restez avec moi.

DANCOURT.

Quel personnage !

VADÉ.

Quel contraste avec les génies qui peuplent ces bois.

DANCOURT.

Eh bien ! chez nous aussi, du mélange, des oppositions, des contraires ; c'est comme sur la terre.

Air : *D'aignez m'épargner le reste.*

Ces tableaux fréquemment offerts,
Meublent la terrestre machine ;
Quels contrastes dans l'univers !
Que de Pradons pour un Racine,
Que de Midas en phaéton ;
De faux amis pour un Oreste,
D'hipocrites pour un Caton ;

De bavards pour un Cicéron,
Daignez m'épargner le reste.

VADÉ, *regardant.*

Voici nos héros en goguette.

SCENE V.

DANCOURT, VADÉ, VOLTAIRE, LA FONTAINE, PANARD, NINON.

VOLTAIRE, *riant.*

JE ris de Despréaux ; il est d'une colère, il semble que tout est perdu, profané, corrompu, le goût, le talent, le génie, il ne sait pas le mot de l'énigme ; prolongeons ici le séjour du professeur de déclamation... Eh bien ! mes amis, Vadé, Panard, tu l'as vu, tu l'as entendu, il a déclamé les trois quarts de la princesse de Poitou, devant La Fontaine.

LA FONTAINE.

Qu'il l'achève devant Chapelain.

VOLTAIRE.

Tu l'entendras jusqu'au bout, il s'est surpassé devant toi.

NINON, *à La Fontaine.*

C'est encore un de vos miracles.

LA FONTAINE.

Fort bien, vous m'accordez l'honneur d'inspirer des sottises.

NINON.

Non pas.

VOLTAIRE.

Ecoute la réponse, Ninon me devine ; j'en suis sûr : elle va deffendre Roussel, son adorateur impromptu.

NINON.

Air : *Lorsque vous verrez un amant.*

Quels mouvements ; quel beau transport,
Quand il récitoit hors d'haleine,
Les vers qu'il trouva sans effort,
Dans les marais de l'Hipocrène ;
Est-il étonnant qu'aujourd'hui,
Cet acteur fasse des conquêtes :
Il déclamoit devant celui,
Qui fit si bien parler les bêtes.

VOLTAIRE.

C'est bien ce que je voulois dire ; mais, votre voix enchanteresse sait mieux orner la vérité.

LA FONTAINE.

C'est ma colombe.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CADET ROUSSEL.

CADET, *cherchant Ninon.*

OU EST-C' qu'elle est fourée à présent, c'est comm' un labyrinthe.

PANARD.

Voltaire, le voici. (*Voltaire rit.*)

CADET, *l'apercevant.*

Je la vois, je la vois. (*Il court et tombe à ses genoux.*)
Objet délicieux de mon âme abatue,
Recevez le poison de l'amour qui me tue;
A vos sacrés appas, je présente en tremblant,
Mes vœux, mon cœur, ma main, ma gloire et mon talent.

NINON.

Ce n'est pas devant moi, seigneur, qu'on se prosterne.

CADET.

Dites que vous m'aimez, je regagne le terne.

DANCOURT.

Le grand Voltaire est là.

CADET, *d'un ton familier.*

J'y ai parlé, nous nous sommes dit bon jour.
(*Avec emphase à Ninon.*)
Rhadamante prétend que nous soyons liés,
Il l'ordonne, j'attends mon arrêt à vos pieds.

VOLTAIRE, *à part.*

Belle situation.

NINON, *contraignant son persifflage.*

Levez-vous, je reçois votre hommage; mais c'est d'Agamemnon qu'il faut obtenir le droit d'occuper mes momens dans l'Elysée. (*riant.*) Je suis sa fille.

DANCOURT.

Fort bien.

CADET.

Je vous dirai que votre Agamemnon me regarde comme rien du tout.

NINON.

Il faut mériter ses bontés.

CADET.

Comment elle est fille d'Agamemnon, et elle est de Paris.

NINON.

Air : *La fuite en Egypte jadis.*

On soupire pour mes appas,
Sur le rivage de la Seine ;
Les fleurs y naissent sur mes pas,
Paris est mon plus beau domaine.
L'urbanité, les jeux, les ris,
Quelque tems avoient pris la fuite ;
Ils sont revenus dans Paris,
Pour les Français je ressucite.

VOLTAIRE.

Bravo.

CADET, *à Ninon.*

Mon génie vous convient-il ? vous avez vu ma diction et mon applom. Mais ce n'est rien que tout çà ; j'étois trop timide pour me lâcher du premier abord, quand vous serez ma compagne vous verrez, on a beu pu d'hardiesse quand on ne craint rien, et puis une fois qu'on est ensemble, ce n'est pas comme si on étoit séparé. Ainsi, faites-moi le plaisir...

NINON, *avec une gravité feinte.*

Silence, vous m'avez entendue.

CADET, *à Voltaire.*

Faites-moi parler à cet Agamemnon, je vous en prie.

VOLTAIRE.

Rien de plus facile.

CADET.

C'est qu'il est méprisant au moins. Entre artistes, il faut s'appuyer, faites çà pour moi ; je vous en aurai beaucoup d'ingratitude, je vous montrerai des morceaux qui vous feront plaisir.

VOLTAIRE.

Comptez sur moi.

LA FONTAINE.

Peut-on avoir quelques nouvelles de la terre que vous quittez ?

CADET.

Si Ninon me rend la parole.

NINON.

Parlez.

VADÉ.

Mais, contez-nous ce qu'il y a de plus remarquable.

CADET.

C'est sur les théâtres que vous voulez savoir ?

VOLTAIRE.

Oui, oui ; connoissez-vous les Auteurs en renon ?

CADET.

Parbleu : mais je n'étois lié qu'avec Beuglan ; c'étoit lui qui me fournissoit.

VOLTAIRE.

Je ne le connois pas.

CADET.

Tant pis pour vous : çà fait un homme. J'ai apporté de ses tirades ; vous verrez çà.

VOLTAIRE.

A-t-il beaucoup de confrères ?

CADET.

Bah ! des milliards. Tout le monde fait des pièces de comédie.

VOLTAIRE.

Ah ! la litérature est cultivée ?

CADET.

Je vous parle pas de çà ? il n'y a pas de littérature là-dedans. Je vous dis qu'on fait des pièces tant qu'on en veut : mais, çà coute pus que de votre tems.

LA FONTAINE.

Pourquoi cela ?

CADET.

Il faut, pour les décolations, des peintures d'or et d'argent, des châteaux forts, des sorciers, des voleurs, et puis on parle sans rien dire.

PANARD.

C'est la pantomime qu'il veut dire.

CADET.

Oui, la pantomime ; c'est çà ; çà donne fort pour le quart-d'heure, avec des couplets de chansons pleins d'esprits, et des pointes de calembours.

VOLTAIRE.

Vadé, Panard, entendez-vous ?

PANARD.

Malgré sa triviale manière de peindre, il me fait présumer le genre de mes successeurs.

CADET.

Oui, c'est un genre qu'ils ont à eux, et qu'ils ont mis à la place du vôtre, excepté quelques-uns qui ont toujours préféré l'ancienne mode. Tenez, velà un échantillon des tout nouveaux ; c'est un armanac qui en rapporte beaucoup. (*Dancourt le prend.*)

VOLTAIRE.

VOLTAIRE.

J'ai lu le dernier messager, je vais tirer Panard d'inquiétude ; instruisons-le plus clairement de la nature des chansonniers.

DANCOURT.

Voyons.

VOLTAIRE.

Air : *Des portraits à la mode.*

Le Français joyeux suivoit son penchant,
L'amour et le vin inspiroient son chant,
Il étoit malin sans être méchant ;
C'étoit l'ancienne méthode.
L'esprit aujourd'hui tendant ses filets,
Dit en pointillant la fin des couplets,
Soyez bien surpris, ne riez jamais ;
Voilà les couplets à la mode.

Du fond du sujet les refreins sortoient,
L'esprit et le cœur de rire éclatoient,
Les fabricateurs en fonte jettoient,
C'étoit l'ancienne méthode.
En marqueterie on est plus savant,
Pieces de rapport arrivent souvent,
L'une du midi, l'autre du levant ;
Voilà les couplets à la mode.

DANCOURT.

Fort bien, mais voyons si Ninon sera d'accord avec Voltaire ?

CADET.

Oui, expliquez-nous çà, en chantant : voyons si elle devinera juste dans les pièces de chansons nouvelles.

NINON.

Air : *Du vaudeville des bruits de paix.*

On diroit que chaque couplet,
Contre l'ouvrage entier cabale ;
Quand vous cherchiez l'accord parfait,
Ces messieurs cherchent la finale.
Le trop d'esprit est leur défaut,
Chez eux tout est couleur de rose ;
Mais en courant après le mot,
Ils n'attrappent jamais la chose.

VOLTAIRE.

Fort bien, cela s'éclaircit.

NINON.

Même air.

Les couplets qu'on fit pour Mentor,
On les applique à Télémaque ;
Souvent, le trait le plus fin, sort
D'un imbécille qu'on attaque.
Qu'importe qu'un trait mal-venu,
Détruise toute vraisemblance ;
S'il est mordant, s'il est pointu,
C'est de l'esprit par excellence.

DANCOURT.

C'est cela, c'est cela : sans voir l'échantillon, c'est connoître la pièce entière, mais il y a beaucoup d'exception car enfin il faut être justes, quelques Auteurs font règle à part.

NINON.

Je le sais, et vous laisse le soin de les apprécier.

DANCOURT.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Quelques amis d'un meilleur ton,
De Panard chérissant les traces,
Savent habiller la raison,
Du simple vêtement des graces.
Ils n'ont point d'éclat emprunté,
C'est toujours le charme qui dure :
Rians tableaux, franche gaité,
Ils trouvent tout dans la nature: *bis.*

CADET.

C'est égal ; l'art est pus genti.

PANARD, *à Cadet.*

Il ne sait ce qu'il dit, n'est-ce pas ? il est de mon tems.

CADET.

Je ne dis pas çà : vous n'êtes pas plus borné qu'un autre ; mais vous ne pouviez pas savoir, dans votre tems, ce qu'on a inventé de pus réguisé.

NINON, *à Cadet.*

Et voilà les importantes nouvelles que vous deviez nous annoncer ?

CADET.

Belle Ninette ! on peut pas tout dire à la fois ; mais, pourquoi donc qu'elle veut savoir ce qui se passe à Paris ?

DANCOURT, *lisant.*

Théâtre Français, représentation de...

VOLTAIRE.

A propos, vous n'en parlez pas de ce théâtre ?

CADET.

Ma foi, c'est qu'on n'y donne pas des choses...

VOLTAIRE.

Oh ! le barbare... Ah ! j'allois me trahir.

CADET.

Qu'est-c' qu'il a donc, pour sauter comme çà ?

PANARD.

Il est de votre avis. Cette société n'est pas de son goût.

CADET.

Ils ont eu le front de refuser la dernière pièce de Beuglan, rapport à l'incendie de la quatrième aque.

VOLTAIRE.

Pourquoi Lekain n'est-il pas ici ?

DANCOURT.

Oh ! Voltaire, l'article intéressant ?

VOLTAIRE.

Que dit-il ?

DANCOURT.

Vous parliez de la célèbre société, digne de réciter vos vers ; ses membres, long-tems dispersés, vous servent dans le même temple.

VOLTAIRE.

Est-il vrai ? quelle joie ! et c'est ce maraud-là qui nous en apporte la nouvelle.

CADET.

Tiens, prêtez-leur des livres.

VOLTAIRE.

Ils y sont tous.

DANCOURT.

Tous.

Air : *De la Soirée orageuse.*

Un dieu vient de les réunir ;
Sur vos écrits la gloire veille.
Je vois Racine, de plaisir,
Presser le sein du grand Corneille.
Les arts retrouvent leurs beaux jours,
Après des orages sinistres :
Vos chef-d'œuvres vivront toujours,
Dans la bouche de vos ministres.

VOLTAIRE.

Il est conservé le flambeau qui met nos trésors en lumière.

NINON.

Voilà un jour heureusement commencé ; j'ai vu là l'immortel.

CADET.

Et puis Cadet Roussel, n'est-ce pas, Ninon ; ne vous en allez pas, je vous en prie... vous connaissez les feux qui consume un artiss'.

NINON.

C'est à vous de mériter...

CADET.

Que voulez-vous que je mérite : on ne vous laisse pas parler. Ils parlent de leur chef-d'œuvre, ils se vantent. C'est Racine par ci, Corneille par là, Lekain ; Beuglan et moi, ce n'est rien, la princesse de Poitou, pas grand chose ; Matapan un petit ouvrage.

PANARD.

Au contraire, vous marquez.

VOLTAIRE, *à part.*

Dans les carrefours.

NINON, *à Cadet.*

Adieu ; l'honneur des arts... (*Et à Voltaire à part.*) Vous, accompagnez Ninon.

CADET.

J'y vas aussi.

NINON.

Demeurez, je vous l'ordonne.

VOLTAIRE, *riant.*

Allons.

CADET, *retenant Ninon.*

Air : *Je t'aime tant.*

Je t'ai sacrifié Manon,
Tu m'appartiens jeune déesse.

NINON.

Il faut avant, d'Agamemnon,
Savoir obtenir la promesse.

CADET, *vient d'un pas tranquille et lent.*

Oui, je l'apperçois qui s'avance.

NINON.

Sous le grand nom de Matapan,
Tâchez de faire connaissance.

CADET.

Bon, bien trouvé. Il ne fera pas fi, d'un prince.

VOLTAIRE.

Courage, le voilà bientôt.

SCENE VII.

CADET, AGAMEMNON, *paroissant peu après dans le lointain.*

CADET.

LAISSEZ moi faire. Mon cassq', où est mon cass'. (*Il le prend par terre où il étoit posé, le met majestueusement; étudie ses attitudes pendant une courte pantomime, musique lointaine.*) Tiens de la musique! O le joli violon! il y a aussi des orchesses dans les Champs Elysées.

» Musique plus prononcée, lente et noble, à l'arrivée » d'Agamemnon. – Cadet le salue. – Agamemnon regarde » à peine. – Cadet salue encore. – Le roi lui fait un signe » léger, commandé par l'impatience. – La musique de- » vient plus bruyante. – Cadet s'efforce en vain d'articuler » quelques mots, ils sont toujours couverts par les ins- » truments. – Il est auprès d'Agamemnon qu'il fatigue : » point d'accueil. – Le bruit l'empêche toujours de s'ex- » primer. – Il saisit un moment pour dire au bord des » rampes. «

Que le diable emporte les musiciens : on ne s'entend pas.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, NINON, PALAPRAT, *dans les feuillages.*

CADET, *ayant repris courage et d'un air radieux.*

PUIS-JE avoir celui de salluer Agamemnon!

AGAMEMNON, *sans daigner jetter un regard sur lui.*

Non.

CADET.

Tiens. C'est égal; faut aller en avant, voyons : un beau vers de tragédie, lui qu'est accoutumé à êt'e présenté sur le théâtre.

Ma présence, seigneur, vous déplait-elle ici?

AGAMEMNON.

Oui.

CADET.

Matapan vous demande un moment d'entretien.

AGAMEMNON.

Rien.

CADET.

Est-ce ti lui qui répond, ou ben l'écho de ce pays-ci ? C'est drôle.

AGAMEMNON, *le regardant.*

Drôle !

CADET.

Ah ! ca, n'insultez pas le monde, quand on vous parle honnêtement. C'est Matapan, prince chinois, fils aîné du roi de l'Affrique ; qui demande à vous parler.

AGAMEMNON.

Est-il las de me fatiguer ? Faudra-t-il lui céder la place ?

CADET.

Pas possible, comment est-c' que je vas faire pour Ninon ? voyons. (*Il rêve.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VOLTAIRE, *qui se sont avancés par degrés sur la Scène.*

PALAPRAT.

QUELLE indignité ! et l'auteur d'Œdipe en sourit.

VOLTAIRE.

Taisez-vous, Palaprat.
Les sots son communs, mais les bouffons sont rares.

CADET, *à Agamemnon, qui sort gravement.*

Ne vous en allez pas, seigneur, je sortirai plutôt d'ici.

AGAMEMNON.

Va te cacher dans les flots bourbeux du Cocite.

CADET.

Va t'y nayer toi-même, mal apris.

VOLTAIRE.

C'est l'imbécile par excellence.

AGAMEMNON.

C'est la déraison, l'infamie.

PALAPRAT, *à part.*

C'est vrai.

NINON, *de l'autre côté de la scène.*

Eh bien !

CADET.

Voltaire y parle. Il arrangera peut être çà mieux que moi.

AGAMEMNON.

Comment ! c'est-là le but de ces nobles conceptions dans la noble cité des arts.

VOLTAIRE.

Souffrons encore un moment sa présence.

CADET, *s'approchant avec espoir.*

Il y a parlé. Eh bien, seigneur, un jeune guerrier désolé, obtiendra-t-il enfin la belle Ninon?

AGAMEMNON.

Je crois qu'il me raille moi-même. Misérable, retire-toi de la présence d'Agamemnon.

CADET.

Agamemnon, vous le voyez, j'y parle de la manière la plus distinguée possible, et il m'insolente tant qu'il peut. Agamemnon! ne diroit-on pas que c'est le Poitou? un petit roi de la Champagne.

VOLTAIRE.

Comment, malheureux! que dis-tu?

CADET.

Est-ce qu'il n'est pas celui qui commandoit la ville de Troye, un ancien Grec. Je sais l'Histoire de France, peut-être; il fait le fier à cause qu'on le représente dans les pièces de comédie, à Paris.

VOLTAIRE.

Il finit par faire sourire votre majesté.

AGAMEMNON.

C'est donc un insense, dont Rhadamante amuse les Ombres.

NINON.

La scène est venue.

CADET.

Insensé, moi! il s'y connoit; mais c'est son nom qu'on représente à Paris, et moi, c'est moi qui représentois les autres en personne. Tenez, si vous me voyez déclamer dans vos pièces vous-même, vous n'y verriez que du feu.

VOLTAIRE.

Il a perfectionné l'art.

CADET.

Ce n'est pas pour vous rabaisser que je dis çà: mais de votre tems on ne connoissoit que la superficie. On n'a fait que fleurer la chose. Moi, j'ai approfondi l'abîme de tous les spectacles sensibles. Ah! si j'etois mort une décade plus tard, la ville de Bayonne m'auroit vu dans la pièce nouvelle de Beuglan, les aventures de François ou les passions d'un cœur vicieux: tenez au vis-à-vis de ce morceau, Grébillon est de la S. Jean: j'y ai donné un coup de main pour les vers.

VOLTAIRE.

Diable, auteur aussi !

CADET.

Quand je veux... Tenez, seulement pour voir, la veille de ma mort ; figurez-vous Manon, ses yeux épars, les cheveux égarés, se déchirant l'estomac à coups de poing avec des cris de possédé. Vis pour moi, cher Cadet, ou ben je vas te suivre. – Voici ma réponse.

Non, je meurs ; non, je laisse un nom bien glorieux :
Les jaloux diront non, mais mon nom précieux ;
Parmi les noms d'éclat dont le théâtre brille,
Est le nom dont Manon, pleurant sur ma famille,
Instruira mes enfans, à mes bras arrachés.
Je meurs ; finis, finis : je meurs ; ils sont couchés.

Et sur le coup, je descendis la garde.

VOLTAIRE.

Comment ! avoir acquis ce talent précieux ?

CADET.

Çà m'est venu de naissance, à l'école ; tout petit : un paroli surprenant, puisqu'on vouloit me faire prédicateur à Melun. Les Comédiens ambulans de Nevers, traversèrent par-là. Crac, je me mis avec eux. Je commençai par les quinquets, puis je fis les comparses, en suite les confidens en chef, d'après çà, les grands rôles de maître, où est-c' que j'ai fini ma carrière : j'avois une pension... de mon parrain, qu'étoit maître d'hôtel à la Villette, reversible sur mes aieux. Regardez qu'eu mine qu'il fait : il ne savoit pas çà : il ne sait plus que dire à présent.

AGAMEMNON.

Et les théâtres de la nouvelle Athènes ont vu figurer ce magot ?

CADET.

Oui, greco. Qu'est-c' qu'il a donc fait faire sur le théâtre, lui et sa race, pour faire fi de mon talent ? La jolie famille, pour l'instruction ! Il veut faire tuer sa fille, sa femme le fait tuer, son fils tue sa mère ; il fait mettre Euphégénie religieuse dans un couvent, où est-c' qu'il y a un boucher pour grand prêtre. Ils sont tous à couteaux tirés ; ils se saccagent de père en fils, et l'on met çà en tragédie, depuis cent ans, pour donner de belles leçons.

VOLTAIRE.

Il connoit vos malheurs.

AGAMEMNON.

Silence et mépris.

CADET.

Est-c' que sans les grands hommes, qu'ont employé son nom

mon parce qu'il rimait dans les vers, on le connaîtroit ; qu'est-qu'il étoit ? Agamemnon ! parce que c'est ronflant çà. Qu'est-qu'il seroit, sans Rhadamante et Zénobie, Œdipe, le siége de Troye. J'ai pas eu besoin de tout çà pour me faire une réputation. (*Voltaire lui fait signe.*) Laissez donc, il ne peut rien me faire : je suis défunt.

AGAMEMNON.

Je ne m'attendais pas à cette explication.

VOLTAIRE.

Il faut baisser pavillon devant Matapan.

CADET.

A la bonne heure, rions, tant que vous voudrez, mais pas de mots. A tout seigneur, tout honneur. Je sais ce que je vous dois et j'en attends le réciproque. Vous en méritez, j'en mérite ; vous êtes ici, m'y voilà : vous êtes mort, je suis mort ; vivons tranquillement ensemble.

AGAMEMNON.

C'est çà.

CADET.

L'honneur n'est bonne à rien, respectons nous tous deux et que ma liaison avec Ninon, que voici, qui ne veut rien faire sans vous, nous mette dans un bon accord devant les témoins que voilà.

AGAMEMNON.

O scène extravagante.

VOLTAIRE, *riant.*

Il y consent, Rousel.

CADET.

Ah ! Ninon, recevez le vœux d'un immortel.

NINON.

Air : *Du vaudeville des petits Montagnards.*

Après cette heureuse promesse,
Mon tendre cœur peut se lier ;
Matapan dans sa douce ivresse,
M'offre le myrte et le laurier. *bis.*
Mais hélas ! Manon que tu quitte,
Ne vit-elle plus dans ton cœur ?
Calme le transport qui m'agite ;
Fermis-je seule ton bonheur.

CADET, *interrompant le chant.*

Pas de Manon, je vous dis, je n'en aurai pas d'autres que vous.

SCENE X.

LES MÊMES, DANCOURT.

DANCOURT.

RHADAMANTE s'approche. La cérémonie va commencer.

CADET.

Oh ! qu'on est heureux d'être mort.

« *Pantomime.* Le fond du théâtre est éclairé d'une lu-
» mière éclatante et vive, musique dans le genre de la
» consultation de Pourceaugnac, marche des ombres, qua-
» tre sont vetues de blanc. Celles-là portent les brasiers
» enflammés, les vases de parfum et le bassin purifica-
» teur. Rhadamante, juge des morts, vêtement rouge et
» noir, ferme la marche; il tient une baguette en main:
» il est au milieu du tableau, fait signe à Roussel de s'ap-
» procher. Cadet arrive. Son casque est enlevé dans le
» cintre, par un fil invisible. On le revêt d'une tunique
» blanche. A ses côtés sortent des trappes, deux candelâ-
» bres, et derrière lui un siège surmonté d'un dindon,
» qui couvre sa tête.

RHADAMANTE.

Ombres, purifiez le nouvel habitant de l'Elysée.

LES DEUX OMBRES.

» S'avancent avec les brasiers, gestes, salutations de
» part et d'autre «.

CADET, *à celui qui porte les brasiers.*

Pas si près de moi, je t'en prie.

RHADAMANTE.

Silence.

CADET.

Et pourquoi que Ninon ne vient pas à mes côtés ?

DANCOURT.

Taisez-vous.

VOLTAIRE.

J'attends le messager avec impatience.

DANCOURT.

Il ne tardera pas, il a le mot.

RHADAMANTE.

Tes terrestres liens ont-ils fini avec toi ? n'avois tu rien promis au delà de la tombe.

CADET.

Et qu'es qu'on peut promettre ? on n'est marié que pour jusqu'à la fin de ses jours, c'est ben assez.

RHADAMANTE.

Jure donc ici.

CADET.

Comment, que je jure? devant vous, vous m'avez rien fait pour ça, je suis pas en colère.

VOLTAIRE.

Prononce le serment de l'union des âmes, devant Ninon.

CADET.

Ah! j'entends; c'est fidélité. J'y ai déjà redit cent fois.

Air : *Je suis heureux en tout mademoiselle.*

C'est le serment qu'il faut que je répette,
Je jure à Ninette,
Tendresse parfaite,
Sans aucun détour;
J'y repromets volupté douce et pure,
Caresse qui dure,
Et progéniture,
Tout le long du jour.

NINON.

Illustre Matapan, viens recevoir ma foi.

CADET, *à Ninon.*

O mon nouvel objet! O ma dernière épouse!

(*Trois coups de trompettes distincts, se font entendre.*)

DANCOURT, *accourant.*

Seigneur, le jeune étranger qui précédait la femme à laquelle vous avez permis l'entrée de ces lieux, me demande s'il peut arriver jusqu'à vous.

RHADAMANTE.

Qu'ils paroissent.

CADET.

Il interrompt le plus beau moment, Ninon contemplez à vos pieds, un génie dont tout le beau sexe étoit jaloux pendant sa vie, et que personne que vous ne possèderai après sa mort; je peux l'affirmer sur ce cœur.

SCENE XI.

LES MÊMES, PHANOR, MANON.

PHANOR.

CADET, Cadet, Cadet.

CADET, *interrompu et interdit.*

Phanor ici.

PHANOR.

J'arrive.
Votre femme à l'instant débarque sur la rive.
Elle me suit.

CADET.

Manon !

NINON.

Ah ! tu le savais bien,
Perfide.

PHANOR.

Elle a suivi son maître et moi le mien.

CADET, *le repoussant.*

Au diable...

PHANOR.

Ecoutez donc ma voix triste et plaintive.
Voyez Manon mourante et Phanor...

CADET.

Encore toi ?
Au diable... Allons ; vă-t-en.

PHANOR.

Seigneur, écoutez-moi :
A peine vous sortiez des portes de la vie,
Autour de vous rangés, depuis votre agonie,
Grignardet, Tragicar, Manon, Beuglan et moi,
Auprès de votre lit, poussons un cri d'effroi.
Vous expirez ; Beuglan voit expirer sa gloire.
Beuglan, pour exprimer sa douleur sombre et noire,
Beuglan beugloit de rage ; et sa tragique voix,
Fait trembler le plafond, les poutres et les toits...
La rue en retentit ; les vitres sont cassées :
Jusqu'au carré Martin, des pierres sont lancées...
Tout s'arrête, tout fuit, tout se tait, et nos cris
Remplissent l'air, la rue où tombent les débris.
Manon seule, *plus ferme* au sein de l'épouvante,
Digne femme *à Cadet*, Manon, pâle et tremblante,
Muette, l'œil *fermé*, *l'appelle* en le *voyant ;*
» Je te suis ; je te suis... «. Elle vole à l'instant
Au lieu qui receloit la pâture fatale,
Qui détruit des souris la famille infernale ;
Elle saisit le plat, vous embrasse, et d'un trait,
Grace à la mort aux rats, retrouve son objet...
Moi, je suis mort aussi d'une angoisse subite ;
Ensemble nous avons traversé le Cocite.
Elle vient ; la voilà.

NINON.

Monstre !

CADET.

Ecoutez, belle;
Tenez, mon cœur jamais ne brûlera pour elle.

RHADAMANTE.

Ah! vous vous entendiez?

CADET.

Tenez, preuve de çà,
Dans le fond des enfers, seigneur, envoyez-là.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MANON, *en deuil.*

MANON, *pleurant.*

CADET, mon cher Cadet, c'est Manon, c'est ta femme. Quel accueil qui me fait : dis donc, mon homme, c'est moi.

CADET.

Laissez-moi donc tranquille : allez trouver Blanchet. Moi, j'ai ce qu'il me faut; (*à Ninon.*) digne objet, pardonnerez-vous...

NINON.

Ne levez plus les yeux sur moi.

MANON.

C'est-y dieu possible! Phanor.

PHANOR.

On dit qu'il s'est mis avec celle-là.

DANCOURT.

Voici le dénouement.

MANON.

Air : *Pleurez mes yeux.*

Mon cher Cadet, la fortune jalouse
Voulut en vain m'enlever mes amours :
Nonodi soir tu quittas ton épouse,
Décadi fut le dernier de mes jours.

CADET.

Il falloit rester où vous étiez.

MANON.

Est-c' que je le pouvois, puisque je suis morte exprès pour te suivre.

CADET.

Voyez-vous qu'elle est morte pour m'obstiner.

MANON.

Ne sommes-nous pas mariés ensemble?

CADET.

Oui, nous l'étions, mais c'étoit seulement pour jusqu'à la mort.

MANON.

Ne m'avois-tu pas promis de m'aimer par de de-là le tombeau ?

RHADAMANTE.

Ah ! vous aviez promis...

CADET.

Oui, mais je me rétracte. – Elle a trop bamboché.

RHADAMANTE.

Elle a, dites-vous...

CADET.

Elle m'a tout fait. Mettez-là dans un autre endroit, je vous en prie.

MANON.

Comment, sans cœur, c'est comme çà que tu parles ?

CADET.

Air : *De la Clef forée.*

Elle vécut pour mon tourment.
Combien ma foi fut abusée !
Auprès d'elle éternellement,
J'aurai l'Enfer dans l'Elysée.
Puisque c'est le séjour chéri
Du repos fortuné de l'âme ;
Pourquoi souffrez-vous qu'un mari
Y soit rencontré par sa femme.

MANON.

Viens-nous-en, Phanor, viens-nous-en.

RHADAMANTE.

Restez.

CADET.

Ninon.

MANON.

C'est donc celle-là qu'il veut embêter ?

NINON.

Air : *De Paësiello.*

Ne craignez point ici de concurrence :
Je ne veux point vous ravir votre époux.
Loin de vouloir briser des nœuds si doux,
Son cœur se rend aux pleurs de l'innocence.

CADET.

Oui, l'innocence ; repassez demain.

MANON.

De quoi esque tu peux m'imputer, après l'histoire de Blanchet; voyons ?

CADET.

Tout, madame, tout : ce n'est pas assez d'avoir décoloré mon front chez les vivans, il faut que je rougisse devant les morts. Elle m'enlève mon dernier repos, mon bonheur, ma gloire, Ninon ! (*Ici se fait entendre un tonnerre lointain : les flambeaux d'hymen s'éteignent et disparoissent.*) Malédiction ! qu'est-ce que c'est que çà ?

VOLTAIRE.

L'arrêt du destin; le jugement de Rhadamante : il dépend de toi de le changer : choisis. Garder la foi promise, ou descendre dans le tartare; Manon ou l'azile infernal.

CADET.

Allons, juge des morts, faites cesser le bruit : enfer pour enfer, je la garde.

MANON.

Cadet, j'ai retrouvé ton cœur ?

CADET.

Ninon, j'obéis; je renonce à vous.

NINON.

Alors, je vous rends mes bontés et je vous permets ma présence.

CADET.

Ferez-vous cascarinette dans Matapan ? Jouerons-nous une fois la comédie ensemble dans les Champs Elysées ?

DANCOURT.

Cette comédie vient d'avoir lieu.

CADET.

Comment çà ?

VOLTAIRE.

Imbécile ! tu viens de nous la donner; tu viens de répandre à grands flots, le ridicule et le mépris sur ces êtres vains et grossiers, qui au lieu de guider la charrue, vont dégrader, sur un théâtre, les vers de Corneille et les miens.

DANCOURT.

Voilà le but caché dans son jargon barbare. Palaprat, les poisons servent en médecine; de même la folie amène à la raison.

VAUDEVILLE.

NINON.

Air : *Nouveau.*

Au lieu de disserter ainsi,
Que la franche gaité domine :
Ces trois acteurs seront ici
Nos passe-tems à la sourdine.
Malgré le fier Agamemnon,
Et les censeurs graves et sombres ;
Je trouve que son genre est bon,
Puisqu'il a fait rire les ombres.

DANCOURT.

Voltaire rit avec Lekain,
D'un rimeur qui se croit poëte ;
Vénus, aux cieux, rit de Vulcain ;
Neptune rit de la tempête.
Proserpine, auprès de Pluton,
Rit au fond des royaumes sombres ;
Midas a fait rire Apollon,
Roussel fera rire les ombres.

VOLTAIRE.

Regnard fait rire de bon cœur,
Molière fait rire en grand homme ;
Piron fait rire en fin railleur,
Vadé fait rire de Jérôme :
Favart, que l'amour instruisit,
Fait rire avec la chansonnette ;
Marivaux avec de l'esprit,
Roussel à force d'être bête.

CADET, *fâché.*

Comment donc ?

DANCOURT.

C'est un mot échappé, n'y prenez pas garde ; rions.

CADET.

Vous le voulez ; eh bien ! rions :
Que la douleur tragique expire.

MANON.

Vive la joie et les chansons !
Tu sais que je n'aime qu'à rire.

NINON.

Fort bien, mais...

DANCOURT.

Qu'est-ce que c'est ?

NINON.

Souvent au jour le plus brillant,
Se mêlent des nuages sombres ;
Puisse tout finir en riant,
Et pour l'Auteur et pour les ombres.

FIN.